

**Andrée Cantin**

Conseillère pédagogique  
Cégep Joliette-De Lanaudière

Une nuit de fièvre à la mi-janvier... Un rêve : le téléphone sonne, une voix m'offre de travailler comme enseignante chargée de cours. J'étais professeure non permanente et bien que j'aie perdu mon ancienneté dans ce collège, on m'offre d'y donner un cours et, bien sûr, à la dernière minute !

Étrange, ce rêve sorti de l'inconscient, ce sorcier qui sait si bien nous ramener des images que l'on croyait classées depuis tant d'années.

Éveillée et fiévreuse, assise sur le canapé, du haut de mon poste permanent de professionnelle de l'éducation, je songe : ce rêve n'est-il pas réalité pour un bien grand nombre d'enseignantes et d'enseignants ? L'avais-je oublié depuis ces quatre années où j'ai choisi délibérément de quitter l'enseignement. Et si je retournais dormir pour imaginer la suite.

La suite ressemble à un mauvais western. Je dois adapter le cours à la clientèle ; vite, je constule un collègue bienveillant qui m'a déjà offert son aide. Mon plan de cours doit être prêt, car il ne faut pas que je perde la face lors du premier cours, comme je l'ai appris dans une activité de PERFORMA.

Mon deuxième cours sera-t-il prêt à temps ? Je n'ai pas trouvé cette nouvelle référence théorique sur les débuts de l'agriculture. Pour le troisième cours, le vidéo que j'utilisais auparavant dans un autre cégep n'est pas disponible ici. Vite, trouver un texte ou une situation pédagogique qui pourra amener les élèves à atteindre le même objectif. Et l'évaluation : quelle politique prévaut maintenant dans ce cégep ? Pourrais-je modifier la séquence des apprentissages et des évaluations pour m'y conformer tout

en gardant la congruence à laquelle je tiens tant ?

Pendant ce temps, les collègues autour de moi parlent de formation fondamentale et d'approche-programme : je les écoute en cherchant comment intégrer ces concepts à mon enseignement. Le journal pédagogique du collège vante les mérites de la planification de l'enseignement selon l'approche cognitiviste ; moi, mon plan de cours est élaboré selon l'approche VVV, Vite, Vite, Vite.

D'autres professeurs m'entretiennent de logiciels indispensables à la réalisation de documents didactiques : je rougis de honte en essayant de dissimuler les miens, figolés au couper/coller de mes ciseaux et ruban gommé plutôt qu'à celui du Macintosh ; j'ai dû abandonner mon activité PERFORMA sur les applications pédagogiques de l'ordinateur, à cause d'un contrat... de dernière minute. Et je ne possède toujours pas d'ordinateur puisqu'aucun collègue ne pouvait m'aider à en financer l'achat.

Le trimestre se poursuit, à plein gaz. Quand la Commission pédagogique nous informe qu'il est obligatoire d'intégrer l'évaluation formative à notre enseignement à partir du trimestre prochain, je jubile : j'ai déjà suivi une activité PERFORMA sur ce sujet et j'y crois dur comme fer. Je veux commencer à préparer mon matériel dès cet été pour être prête à temps, et peut-être même impressionner la galerie de professeurs chevronnés et permanents. Mais, j'y pense : on me dira sans doute seulement à la fin d'août si je donne un cours. Pour lequel dois-je préparer mes tests formatifs ? Pour les quatre cours possibles qu'on offre dans ma discipline ? Insensé ! Je ronge mon frein à l'idée de recommencer un autre trimestre après celui-là, dans des conditions identiques à celles d'une débutante, moi qui ai près de dix années d'expérience.

Je n'ose pas imaginer la fin du trimestre, ni le début du prochain. Mieux vaut revenir à la réalité.

Mais la réalité, c'est sans doute qu'il y a deux pédagogies collégiales : celle du personnel enseignant qui a accès à tout l'appareillage pédagogique soutenu par le discours officiel d'excellence. Et l'autre, celle des enseignantes et des enseignants qui, en marge, courent derrière, souvent à bout de souffle, pour essayer de faire ce travail comme les autres, bien qu'ils n'aient pas les conditions pour y parvenir.

Ceux-là, ce sont les artisanes et les artisans de l'éducation aux adultes, les non permanents de l'enseignement régulier et aussi celles et ceux qui sont mis en disponibilité, relocalisés, recyclés. Ils sont nombreux, trop. Je laisse le soin aux centrales syndicales de les dénombrer ; pour moi, il faudrait aussi ajouter les personnes découragées, qui ne cherchent plus de travail dans l'enseignement – même si elles ont trouvé un emploi mieux vu ou mieux rémunéré – mais pour qui le cœur reste toujours dans la classe. Et il en existe !

Avant de retourner me blottir sous mes chaudes couvertures de permanente, il me vient une dernière pensée : à l'heure où plusieurs commencent à réfléchir à l'évaluation du personnel enseignant, devrait-on évaluer tout le monde avec les mêmes outils et les mêmes critères ? S'il y avait vraiment deux pédagogies au collégial, ne serait-il pas plus juste de concevoir deux façons d'évaluer ? Et si cette évaluation devait être sommative en plus que d'être formative ? Risquerait-on de ne pas rendre justice à cette deuxième catégorie d'enseignantes et d'enseignants qui n'ont pas toujours, c'est le moins qu'on puisse dire, les possibilités de donner leur pleine mesure ?

Me rendormir, me remettre à rêver. À un monde où il n'y aurait qu'une seule pédagogie collégiale !